

Exemple de très bonnes copies (dissertation portant sur la boue et l'or dans *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire et commentaire littéraire du poème de Philippe Jaccottet « Sois tranquille, cela viendra ! » tiré de *L'Effraie*, 1953.

### **Copie 1, dissertation.**

« J'ai de chaque chose extrait la quintessence,/ Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or ».

Voilà le message que Charles Baudelaire adresse à Paris dans l'épilogue de la deuxième édition de son recueil *Les Fleurs du Mal*, paru en 1861. L'auteur nous y ouvre son laboratoire d'alchimie poétique où il y transforme la "boue"( le laid) en "or"( le beau) grâce à son langage poétique dont la spécificité est de faire des alliances inhabituelles. Son œuvre intégrale fera de lui le précurseur du symbolisme et inspirera les poètes qui lui succéderont, tel qu'Arthur Rimbaud.

Comment l'alchimie des mots permet-elle de transformer un objet blâmé en un sujet d'admiration ?

Nous nous pencherons d'abord sur l'aspect rejeté de la boue, puis nous nous concentrerons sur l'alchimiste pour enfin traiter de la transfiguration en or.

« Beauté! Mon beau souci» s'écrit le poète romantique Malherbe. La « beauté » est dans cette période, l'essence même de la poésie, la source d'inspiration fondamentale qui prend la forme des femmes et de la nature. Baudelaire, dans « La chevelure » se prête au jeu du blason pour faire l'éloge d'une de ses muses : « ô toison », « ô boucles » qui le font s'écrier «Extase ! ». La nature quant à elle, il l'admire dans son poème « La vie antérieure » où il décrit un lieu « au milieu de l'azur, des vagues et des splendeurs ». Sources de beauté traditionnelles, elles font de l'ombre à la « boue » que Ponge qualifie d'être « à la frontière du non-plastique » dans « Ode inachevée à la boue».

Elle prend la forme de la ville, lieu de laideur, où Baudelaire y voit « le chaos des vivants cités » dans « Tableaux parisiens » et que vers Verhaeren définit de lieu dépeignant l'ivresse et la déchéance dans « Usines », Les Villes tentaculaires, un lieu qui « fermente de fièvre et de folie » ; où « les catins et les escrocs, leurs complices » regorgent dit Baudelaire, là où il y a corruption et vice.

La mort est aussi un sujet rejeté et Baudelaire n'hésite pas à nous montrer les détails morbides : « les intestins coulaient sur les cuisses » dans « Un voyage à Cythère »; comme le

fait François Villon dans « Ballade des pendus » où il nous révèle des corps « desséchés et noircis » et des os qui ne sont plus que « cendre et poudre ».

Sans oublier les monstres, qui représentent l'horreur, qui incarnent le dégoût et la laideur. Pour Victor Hugo « le crabe hideux et l'affreux scolopendre » sont de la boue, car ils sont objets de rejet. Mais Baudelaire nous montre dans « Une Charogne » que le beau et le laid sont indissociables, il dit « une carcasse superbe » et utilise des adjectifs comme « resplendissant » pour caractériser une « charogne infâme ». Même Ronsard, dans « Sonnets pour Hélène » qui nous invite à « cueillir les roses de la vie » rejoint jeunesse et vieillesse, deux antithèses, en nous dépeignant une vieillesse « accroupie ».

Des objets incarnant la laideur, le dégoût ou l'horreur sont rejetés par les poètes lyriques et romantiques mais sont objets d'une source d'inspiration inépuisable pour l'alchimiste car il y trouve une similarité et un devoir.

En effet le poète alchimiste est un être d'exception, il a la capacité d'« évoquer le printemps avec [sa] volonté » et de « tirer un soleil de [son] cœur », dit Baudelaire dans « Paysages », il peut, à l'aide d'expériences, transformer la matière vile en une matière noble. Baudelaire consacre l'intégralité de son recueil à cette alchimie, il se voit comme le « père nourricier », celui « qui ennoblit les choses les plus viles » (« Soleil »). Le poète alchimiste à la capacité d'extraire la beauté de la laideur, Paul Claudel, dans « Le porc » nous révèle que « le sang du cochon sert à fixer l'or », alors commence à nous décrire un animal « cahotant », « sans cou » qui se déplace avec des « jambon trapus » en guise de jambe.

Si ces poètes se penchent sur ces objets de fange, c'est aussi parce qu'ils ressentent une sympathie pour ces êtres rejetés par la société. Le poète est un humain spécial à qui le pouvoir d'exercer l'alchimie et de voir la beauté dans la laideur le rend incompris et qui fait de lui un être déchu. Dans « L'Albatros », Baudelaire s'assimile à l'oiseau dans la strophe finale lorsqu'il écrit « Exilé sur le sol au milieu des huées/ Ses ailes de géant l'empêchent de marcher ». Tristan Corbière fait allusion à la similarité de leur combat dans son poème « Le crapaud »: il décrit « un poète tondu, sans ailes/ Rossignol de la boue » et finit par nous avouer que « ce crapaud là c'est moi ». Baudelaire nous confie la compassion qu'il éprouve pour la communauté des victimes de rejet dans « Les petites vieilles » lorsqu'il s'écrie « Ruines ! Ma famille », il nous démontre également le réconfort qu'il trouve parmi ces êtres. « Les mauvaises bêtes et les mauvaises herbes » qui « Murmurent : Amour! » dans le poème des

Contemplations de Victor Hugo prouve la fausseté de cette mauvaise réputation qui à l'origine de leur exclusion du monde poétique, ces créatures ont en fait des aspirations semblables aux nôtres .

Mais ce pouvoir qui fait de lui un être cet être d'exception lui permet aussi d'accéder à l'endroit que Rimbaud appelle « là-bas » dans sa Lettre à Paul Demeny et d'être « le multiplicateur du progrès » et « le voleur de feu ». Comme le veut le mythe d'Orphée il est l'élu, le messenger des dieux qui montre dans ses poèmes didactiques la nature comme « un temple vivants piliers » et qui fait passer l'homme « dans une forêt de symboles » dans « Correspondance » grâce a des procédés stylistiques simples comme les synesthésies. Il nous révèle les relations qui existent entre le haut et le bas, les mystères du monde et de son âme. Il est celui qui est « voyant » et qui « se fai[t] voyant», tel que le vieux Arthur Rimbaud, il est celui qui déchiffre les symboles.

Le poète alchimiste déchiffre les symboles et utilise une nouvelle langue poétique pour transformer la « boue », il pratique l'alchimie du verbe pour donner naissance à une nouvelle beauté.

Verlaine demande, dans son Art Poétique « De la musique avant toute chose », ainsi qu'importe le sujet, laideur ou beauté, le poète doit être capable d'en faire quelque chose de beau, de l'or. L'alchimiste s'attache à cette mission en utilisant un langage poétique: le pouvoir des mots. « Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons et couleurs » nous explique Rimbaud dans sa lettre à Paul Demeny. Victor Hugo, lui, utilise l'essence même du mot pour créer sa langue , et est tout aussi capable de faire passer des messages, dans « Voyelles » et dans son poème «La Terre est bleue comme une orange ». Baudelaire use de cette langue dans une « Une Charogne » pour transformer la « charogne infâme » en une œuvre sur «toile » et même en « un rêve ».

Cette alchimie des mots donne naissance à une nouvelle beauté, étrange avec une part de malheur et même parfois maléfique. Dans « Hymne à la beauté », Baudelaire écrit : « Que tu viennes du ciel de l'abîme, qu'importe/ Ô Beauté », cette beauté a une origine inconnue, elle peut-être divine et provenir des « astres »; être obscure et maléfique et surgir d'un

« gouffre noir ». Baudelaire insiste sur son caractère maléfique en la comparant à « Satan » vers la strophe finale du poème. Dans « À une Madone » il dit « Tu mettrais le monde entier dans ta ruelle », insistant également sur un certain côté impur et manipulateur .

Mais la beauté a également sa part de malheur, Baudelaire dit dans « Fusées », « Je ne conçois guère [...] un type de beauté ou il n'y ait du malheur » en effet dans son poème « À une mendicante rousse », l'éloge paradoxal n'empêche pas à la mendicante aux « sabots lourds » d'aller « gueusant » vers ses « débris grisants », ses clients.

Enfin, cette nouvelle langue permet de transfigurer cette « boue » en « or » et même de donner une nouvelle dimension aux objets. C'est ainsi que Francis Ponge transforme le papillon insignifiant en un « voilier des airs maltraité par le vent » dans « Le papillon » et que Baudelaire, qui voit la ville comme un lieu de « chaos », où il y a une heure où la « Prostitution s'allume dans les rues » dans « Crépuscule du soir » et qui nous dit dans « Les petites vieilles » que « dans les plis sinueux des capitales, / tout, même l'horreur, tourne aux enchantements ». Louis Aragon a la capacité avec son regard, de transfigurer des objets, comme dans « Elsa au miroir » lorsqu'il dit « elle peignait ses cheveux et j'aurais dit / [...] / Qu'elle jouait de la harpe ». Ponge, dans « Une huître » fait sortir une « perle » du « gosier de nacre » d'une huître « verdâtre » au « sachet visqueux ». Pour finir, Baudelaire transforme l'habit de la mendicante lorsqu'il écrit « Au lieu d'un habit trop court / Qu'un superbe habit de cour ». Son regard de poète a aussi la capacité de transfiguration sur n'importe quel objet, et nous montre que même le laid peut avoir une nature insoupçonnée.

Charles Baudelaire se penche donc sur les objets rejetés et blâmés de l'époque pour en extraire la beauté grâce à sa volonté et son écriture poétique, afin de les transformer et ainsi en faire de leur poétique, objets d'admiration. Il est le précurseur de cette alchimie poétique et donnera la motivation à des poètes comme Mallarmé de perpétuer cette alchimie, au risque de la plonger dans l'hermétisme, principe de langue inédite rare où le but est de ne pas être compris et de ne pas se comprendre.

## **Copie 2, le commentaire littéraire.**

Philippe Jaccottet est un écrivain, poète, critique littéraire et traducteur suisse vaudois, né en 1925. Il a été naturalisé français en 1950 et est mort en 2021. Ce poète du XX<sup>ème</sup> siècle a publié un recueil de poèmes en 1953 appelé *L'Effraie*. Le poème que nous allons donc commenter est un texte de ce recueil nommé « Sois tranquille, cela viendra ! ». Ce poème aborde la thématique du temps qui passe et de la mort, phénomène inévitable pour l'Homme. Nonobstant, Philippe Jaccottet présente la mort dans son poème comme un événement attendu par l'Homme et non comme un événement horrible et fuit par tout individu. Nous verrons par quels procédés littéraires Philippe Jaccottet nous donne une vision du temps qui passe en nous expliquant le destin inévitable de l'Homme.

Pour répondre à cette problématique, nous commencerons par montrer l'idée de la progression du temps qui passe. Puis, dans un second temps, nous montrerons le message que le poète veut faire passer à l'écrivain et sa vision du destin.

Pour commencer, nous observons que le poème est construit sous forme de progression. Tout d'abord, nous pouvons observer des procédés littéraires qui nous montrent des mouvements. En effet, nous pouvons voir des verbes d'action comme « viendra » v.1 ; « te rapproches » v.1 ; « sera proche » v.3 ; « qu'elle aille » v.5 ; « reprendre » v.6. Ces verbes donnent un effet de mouvement sans arrêt. Cet effet est d'ailleurs renforcé au vers 4 « qui ne s'arrête pas en chemin », où l'on peut voir la négation du verbe « s'arrêter » introduit par le pronom « qui » et le nom « chemin » faisant référence à une avancée, un parcours. De plus, on peut voir la présence de locutions faisant référence à un positionnement ou une direction, comme la préposition « vers » v.12 ; « de très loin » v.13 ; « déjà tout près » v.13. Ces locutions insistent sur l'idée d'un mouvement, d'une action.

Puis, on peut observer cette progression, plus généralement, avec le temps des verbes conjugués. En effet, au début du poème, des verbes sont au futur de l'indicatif « viendra » v.1 ; « sera » v.2. Tandis qu'à la fin du texte, nous retrouvons le verbe « venir » au présent « elle vient » v.12 et 14. Le futur est maintenant devenu le présent, il est d'actualité. Ensuite, nous pouvons observer plusieurs rejets dans le poème qui ont pour but d'inciter à aller à la ligne d'en dessous et donc d'insister sur la progression du poème. Par exemple, aux vers 2 et 3, « qui sera à la fin / du poème » le complément du nom « fin » qui est « du poème » est rejeté. Cela permet également d'amplifier l'importance du mot « fin », qui est tout autre que l'aboutissement d'une progression, et ici qui signifie la fin du poème. Il y a également le rejet vers 3 et 4 « [...] sera proche / de ta mort ». Ici le rejet du complément « de ta mort » rappelle la fin du vers précédent car la finalité d'une vie est la mort. Il met également le complément d'objet direct « proche » en valeur, l'idée de proximité du futur bientôt présent. Nous pouvons dire que tous ces procédés donnent l'impression d'une avancée constante dans le texte que l'on peut associer au temps qui passe, défile, sans s'arrêter.

C'est pour cela qu'il n'est pas possible d'échapper à son destin, à son futur. Ce destin inévitable, Philippe Jaccottet l'explique dans son poème.

Tout d'abord, nous pouvons voir que Jaccottet s'adresse à une personne. En effet, on observe l'utilisation de la deuxième personne du singulier. Par exemple, avec le pronom personnel « tu » v.1, 6, 7, 9, 14, et les verbes conjugués à la deuxième personne du singulier « te rapproches » v.1 ; « écris » v.6 ; « bois » v.7 ; « serres » v.9 ; « tu es » v.14, ou encore le déterminant possessif « ta » v.4. Tout cela prouve que le poème est un discours adressé à cette personne. Nous pouvons supposer que cette personne est un écrivain. En effet, la proposition vers 6 « pendant que tu écris » et la locution vers 14 « d'un à l'autre mot tu es plus vieux » réfèrent à l'action d'écrire, capacité principale d'un écrivain. Ensuite, nous pouvons analyser que dans ce texte le poète donne des conseils à cet écrivain en lui citant ce qu'il doit faire. Par exemple, on le voit avec les verbes à l'impératif vers 1 « sois » et « ne crois pas » vers 5. Nous pouvons comprendre que le poète l'informe sur son destin inévitable.

Pour commencer, le poème débute avec une phrase qui n'est autre que le titre du poème « Sois tranquille, cela viendra ! ». Cette phrase exclamative pose le contexte du poème. En effet, elle commence par un ordre, le verbe « être » à l'impératif, et est séparée par une

virgule qui marque une pause suivant ainsi le sens du mot précédent, le complément d'objet direct « tranquille ». Cette pause introduit également la suite de la phrase, le pronom démonstratif « cela » et le verbe au futur « viendra ». Cette phrase est donc imprécise et l'on comprend qu'il faut attendre la suite pour comprendre son sens. Néanmoins, tous ces procédés permettent d'insister sur celle-ci et donc de lui donner de l'importance. Puis, dans la première strophe est donnée la « solution » du poème : « car le mot qui sera à la fin du poème, plus que le premier sera proche de ta mort [...] ». La conjonction de coordination « car » annonce l'explication, et si l'on va au dernier vers du poème, le dernier mot est l'adjectif « vieux ». En effet, l'étape précédent la mort est la vieillesse. Le destin du personnage est annoncé dès le début du poème par le poète, ce qui montre qu'il va être difficile de l'éviter. De plus, le poète montre que malgré les obstacles, la mort va passer outre. Par exemple, vers 7 et 9 on observe la locution « même quand » qui montre que la mort progresse même si l'on essaie de l'éviter. En effet, vers 7, 8 et 9 est décrit un de ces « obstacles » : « même quand tu bois à la bouche qui étanche la pire soif, la douce bouche avec ses cris doux [...] ». On peut observer dans cette citation plusieurs procédés permettant une hyperbolisation de « l'obstacle ». En effet, on observe tout d'abord plusieurs mots appartenant au même champ lexical de l'eau « bois », « bouche », « étanche », « soif ». Cela insiste sur l'action décrite. Il y a également le superlatif « le plus », produisant une amplification de la situation, ici la « soif ». Ainsi qu'une assonance du son « ou » permettant d'associer la « bouche » avec la douceur (« doux », « douce »), cela produit une exagération, pouvant être une difficulté supplémentaire pour la mort. On observe le même effet aux vers 9, 10 : « même quand tu sers avec force le nœud de votre quatre bras pour être bien immobiles [...] ». Les procédés participant à cet effet d'exagération sont : le complément circonstanciel de manière « avec force » qui complète le verbe « sers » ; le nom « nœud » ; la citation du nombre de bras, pour insister sur celui-ci ; la proposition « pour être bien immobiles », introduit par la préposition « pour », qui insiste une fois de plus sur l'action de serrer avec l'adverbe « bien » précédent « immobiles ».

Malgré ces obstacles décrits avec exagération et précision, le temps défile toujours. On le voit avec le premier vers de la strophe quatre « elle vient », le pronom personnel « elle » désigne ici la mort. De plus, le verbe au présent « vient » insiste sur le fait qu'elle soit désormais présente et très proche. On peut ajouter que la citation « Dieu sait par quels détours » v.12, montre que même un être supérieur divin ne peut vraiment l'expliquer, on sait juste que la mort est présente et que l'on ne peut y échapper. Néanmoins, on peut supposer qu'une personne peut lui échapper, le poète. En effet, à certaines époques, les poètes se considèrent eux-mêmes comme des êtres divins et immortels, contrairement aux simples écrivains, comme celui à qui s'adresse Philippe Jaccottet dans le poème. Ce serait pour cela qu'à aucun moment dans le texte le poète ne parle à la première personne du singulier ou en son nom. Pour finir, on peut dire que les deux derniers vers (13 et 14) constituent la fin. La fin de la progression, la fin du poème, la fin d'une vie, tout simplement l'arrivée de la mort. En effet, le poète utilise la même formule qui constitue le titre, mais en changeant le temps du verbe. Le verbe qui était au futur est désormais au présent : « Sois tranquille, elle vient ». Puis, celui-ci finit avec la citation « d'un à l'autre mot tu es plus vieux ». Celle-ci constitue comme la clé du poème et la conséquence finale de la vie de l'écrivain.

Nous pouvons conclure que dans ce poème, Philippe Jaccottet explique à « un simple écrivain » que l'on ne peut pas fuir le temps qui passe et que plus ce temps passe, plus la mort se rapproche de nous. Néanmoins, il ne propose pas une vision ordinaire de la mort. En effet pour lui, la mort n'est pas forcément quelque chose d'horrible, puisque dans tous les cas nous ne pouvons pas fuir notre destin. Ce poème peut être associé à la formule latine du « tempus fugit ». Nous pouvons également l'associer à une autre idée développée par plusieurs poètes,

le « Carpe Diem » ; « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie », de Ronsard. Celle-ci aborde également la thématique concernant la mort et la posture de l'humain face à celle-ci, qu'est de profiter de la vie tant que l'on peut le faire.